



Revue de presse 2016-2023

Sélection d'articles de presse et d'émissions

Compagnie Bleu en Haut Bleu en Bas | Anna Lemonaki | www.ciebleu.com

Revue de presse 2016-2023

Selection d'articles par production :

G.O.L.D. – Glory of Little Dreams //2022 (Coproduction :Festival La Bâtie, Théâtre du Loup)

- [Le Temps, Marie-Pierre Genecand](#), 27.08.2022
- [RTS, Vertigo, Thierry Sartoretti](#), 25.08.2022
- [Le Courrier, Isabelle Carcelles](#), 12.09.2022
- [efsyn.gr, George Voudiklaris](#), 11.09.2022 (en grec)
- [Lifo.gr, Argiro Bozoni](#), 10.10.2022 (en grec)

CRY // 2021-2022 (Coproduction: Théâtre Saint-Gervais & Theatro Technis Athènes)

- [Le Temps, Marie-Pierre Genecand](#), 06.12.2021
- [La Pépinière, Fabien Imhof](#), 06.12.2021
- [La Pépinière // Reportages sur la création au Théâtre Saint-Gervais](#) (1)
- [La Pépinière // Reportages sur la création au Théâtre Saint-Gervais](#) (2)
- [Lifo, Grèce, 7.12.2021](#) (en grec)
- [News 24/7, Grèce, 10.01.2022](#) (en grec)

BLANC // 2021 (Coproduction : Le Grütli, Genève)

- [Le Temps, Marie-Pierre Genecand](#), 31.05.2021
- [La Pépinière, Fabien Imhof](#), 30.05.2021
- [Le Courrier, 28.05.2021](#)
- [Tribune de Genève, 26.05.2021](#)

Anna Lemonaki, Auteure/Metteure en scène/Comédienne

- [RTS, Vertigo, Interview avec Anna Lemonaki](#), 16.11.2020
- [Le regard libre](#), 09.11.2019

SapphoX // 2020 (Production Poche/GVE, Genève) – Mise en scène Anna Lemonaki

- [Le Courrier, Cécile Dalla Torre](#), 5.2.2020
- [I/O Gazette, Marie Sorbier](#), 30.1.2020
- [RTS, Critique et Interview avec Anna Lemonaki, Thierry Sartoretti](#), 30.1.2020

FUCHSIA SAIGNANT // 2018-19 (Coproduction : Le Grütli - Festival La Bâtie, Genève)

- [Le Courrier, 10.09.2019](#)
- [Le Temps, Marie-Pierre Genecand](#), 21.3.2018
- [Radio Vostok: Interview avec Anna Lemonaki](#)
- [Le Temps: Spectacles](#), 8.3.2018

BLEU // 2016-2023 (Coproduction : Festival La Bâtie, Genève / Le Grütli)

- [Elculture.gr, George Voudiklaris](#), 21.1.2023 (en grec, traduit en français)
- [Athinorama.gr, Chryssa Pasoaloudi](#), 25.5.2022 (en grec)
- [Marie Claire, 11.5.2022](#) (en grec)
- [Theatromania, Konstantinos Platis](#), 24.5.2022 (en grec)
- [ERT News, 14.5.2022](#) (en grec)
- [News 247, 22.5.2022](#) (en grec)
- [ALT Auteurs Lecteurs Théâtre, Profession Spectacle](#), 03.10.2019
- [RTS, Les matinales d'Espace 2](#), 22.06.2016
- [Le Temps, 23.06.2016](#)

P.E.T.U.L.A. bye bye // 2019 (Coproduction : Théâtre Saint-Gervais, Genève)

- [Parte Thesi TV avec Christina Kanataki](#), Grèce, 20.03.2019
- [Le Courrier, Cécile Dalla Torre](#), 4.4..2019

Lien : <https://elculture.gr/ble-tis-annas-lemonaki-angizontas-to-travma-me-pono-kai-idoni>

Page 1/2



«Μπλε» της Άννας Λεμονάκη: Αγγίζοντας το τραύμα με πόνο και ηδονή

drama queen



Traduit en français (par Georgios Michalas)

La grande qualité d'Anna Lemonaki est une franchise désarmante, une simplicité qui semble la rapprocher du spectateur au lieu de la placer sur un piédestal devant lui. Anna Lemonaki est une metteure en scène et performeuse installée depuis de nombreuses années à Genève, où elle a étudié : une énième artiste grecque qui a été poussée par notre pays proverbialement hostile et inhospitalier à prendre le chemin des apatrides. Là-bas à l'étranger, cependant, il excelle. Durant l'été, elle a présenté sa nouvelle - et excellente - œuvre « G.O.L.D. - Glory of little dreams » au festival de La Bâtie à Genève avec un grand succès : elle adore donner à ses spectacles des noms de couleurs. C'est ainsi qu'a été baptisé "Blue", que nous avons l'occasion de voir ces jours-ci à Athènes. Les spectacles d'Anna Lemonaki mêlent théâtre, performance, musique, et ont toujours une forte part de confession. Dans le cas de "Bleu", qui est un accompagnement solo de musique live, où le guitariste se double d'un partenaire de scène, la légèreté avec laquelle le public est d'abord engagé dans des détails infimes - pris au piège, j'ose dire - se traduit par une expérience douloureusement personnelle exposition d'une intensité et d'une profondeur incroyables. La description pourrait rappeler le travail d'Angelica Liddell – _ou, dans notre cas, de Lena Kitsopoulou, avec qui Anna Lemonaki a collaboré. Et pourtant, le résultat n'a rien à voir avec leur propre monde, si l'on dépasse le tout premier niveau de « femme avoue sur scène ». On détecterait la différence dans le style même du traitement : ici est absent le narcissisme de la misère, la complaisance de l'exposition à un monde hostile, malveillant et insensible. La grande qualité d'Anna Lemonaki est une franchise désarmante, une simplicité qui semble la rapprocher du spectateur au lieu de la placer sur un piédestal devant lui. Même si l'enjeu ontologique - comme le dit

Theodoros Terzopoulos - qui pousse une personne à monter sur scène reste présent, tout se passe comme si Lemonaki ne souhaitait pas se différencier de nous qui sommes exposés à notre regard - jusqu'au moment où le traumatisme devient apparent dans toute la dimension, une condition qui conduit inévitablement à une solitude hermétique. Comme si notre proximité avait besoin d'être sécurisée pour oser le plongeon solitaire dans les entrailles de la panique.

Ce qui rend le cas d'Anna Lemonakis spécial à mes yeux, c'est sa position morale : bien que le souvenir d'un abus soit présenté presque littéralement dans « Blue », c'est comme si son créateur refusait de monter sur le véhicule de l'actualité qui, pour le bon raisons - a braqué les projecteurs sur ces questions. Elle intègre son traumatisme personnel dans un ensemble d'autres homologues que chacun de nous porte, se plaçant dans la grande famille élargie des personnes souffrant d'anxiété. Très rarement j'ai ressenti aussi fort le désir d'un interprète de se fondre plutôt que de se démarquer. Cette tendresse la rend unique. Bien que la description du thème - certes sombre - de "Blue" puisse laisser présager un spectacle presque désagréable, il n'en est rien du tout. Cette proximité même que sa créatrice établit entre nous et elle-même, conduit à une condition rédemptrice. Comme si nos peurs, placées par son toucher à côté des peurs des autres, ainsi que des nôtres, s'adoucissaient. Comme si la démocratisation même du trauma l'exorcise. Comme si cette humidité inondant la scène créait une matrice au sein de laquelle nous pouvions nous exposer en toute sécurité. Et si la tension nous tire toujours la larme aux yeux, le plus probable est que nous quittions la pièce avec le sourire.

Ne ratez surtout pas "Blue" si vous avez l'une des deux prochaines soirées disponibles où Anna Lemonaki sera avec nous avant de retourner dans cette étrange république d'Europe centrale devenue son refuge.

Lien : <https://www.letemps.ch/culture/scenes/batie-lart-voler-tomber-voler-nouveau>

Scènes

A La Bâtie, l'art de voler, de tomber et de voler à nouveau

On le sait: échouer n'est pas une tare, mais une étape nécessaire pour avancer. Pourtant, dans notre société de la performance, seule la réussite est célébrée. En tournée, Anna Lemonaki fait exploser ce cliché

Marie-Pierre Genecand

G. O.L.D. pour *Glory Of Little Dreams*. Mais G.O.L.D. aussi pour le glamour de ce spectacle qui aborde nos bugs de manière baroque et joyeuse. Depuis qu'elle a mis en scène les angoisses ayant figé ses 30 ans, dans *Bleu* en 2016, Anna Lemonaki, associée au musicien Samuel Schmidiger, a prouvé son habileté à chroniquer notre humanité chahutée sur un ton libre et émouvant. Après l'amour dans *Fuchsia saignant* en 2019, la mort a descendu le grand escalier dans *Blanc*, en 2021. Au Théâtre du Loup, ces prochains jours, avant Le Spot, à Sion et l'Oréal-Vevey, le dernier opus s'intéresse aux revers. Ceux qu'on cache alors qu'ils nous fondent. Anna Lemonaki les met en lumière, en musique et en beauté.

Une jeune femme qui raconte sa tentative avortée d'intégrer la marine belge. Une danseuse qui essaie en vain de voler. Un joyeux drille qui fait de la pole dance en parlant japonais. Un éclat de folie collective où la vasselle valse. Et encore une aînée qui célébre l'amour du risque, même si on doit y laisser la vie. Tout cela sur fond de paillettes et de rock seventies, ode à la liberté.

Le ventre vide

Anna Lemonaki est ainsi. Cette artiste grecque installée à Genève depuis onze ans aime les spectacles qui débordent et mêlent les élans du cœur et les blessures de l'âme. Pas étonnant que l'un de ses modèles théâtraux soit Pippo Delbono, ce metteur en scène italien qui intègre des êtres atypiques dans ses fresques pour mieux montrer la générosité des possibles humains.

Pas de limite, donc. Ou en tout cas pas celles fixées par le star-system et le merchandising. Anna Lemonaki a une passion pour les individus non alignés, qui butent, persistent, avancent par râtes. Dans ce spectacle qu'elle a conçu comme un «show de nos échecs», elle parle d'un concours dans lequel elle s'est fait recaler et du sentiment de d'abandon qui suit le «non».

Elle restitue également ce clash brutal entre la maison de ses parents Diogène qu'elle doit écumer et son ventre vide après la perte d'un bébé. «Lui, j'aurais bien voulu le garder», lâche-t-elle dans le noir d'un plateau nu.

Mais il y a aussi des clins d'œil ironiques ou joyeux dans cette proposition aux mille couleurs. L'Histoire se trompe parfois, sourit la metteuse en scène. *Le Lac des cygnes* de Tchaïkovski n'a-t-il pas été accueilli froidement pour devenir le succès que l'on sait? En miroir, il faut donc relativiser le poids des réussites présentes, elles pourraient trépasser dans l'avenir. Cette mise au point annonce une reprise piquante du célèbre ballet, avec tutus de rigueur (costumes d'Irène Schlatter et Paola Mulone). Où il s'agit plus de voler que de danser. Et où l'instabilité comique l'emporte sur la solidité des ancrages. Ça tangue, ça tangue!

Le japonais, c'est du gâteau

«Dans une création, j'aime bien les déséquilibres, les moments de rupture ou même les passages flottants, ceux où l'on ne sait pas trop si on est dans le rire ou dans les larmes», explique Anna Lemonaki, en marge de la répétition. «Je suis aussi très attentive au parcours de chaque interprète et au respect de ce que chacune et chacun amène dans le spectacle. Pour ce travail, je leur ai demandé de raconter un échec, un moment difficile. Nina Pellegrino, qui relate sa tentative d'engagement dans la marine militaire belge, a vraiment vécu cette aventure hors norme. D'ailleurs ce sont ses mots qu'on entend.»

C'est, qu'Anna Lemonaki aime le débordement, oui, mais elle tient à la structure et au sens qui se dégagent de ce foisonnement. En témoignent Julie Gilbert et Adina Secretan, deux fines lames de l'écriture romande, aux postes de drama

turges. Et, comme dans *Blanc*, le précédent opus consacré à la mort façon cabaret, rien de toute cette effervescence ne pourra prendre forme sans la vista de la scénographe Nedra Loncarevic, associée à Fanny Courvoisier et Sylvie Kleiber.

«Je suis preneuse de tous les inputs, de tous les regards, quitte à réécrire le spectacle jusqu'à la dernière minute, explique l'actrice. Je ne crains pas le cumul et le croisement des compétences. Seul·e on va plus vite, ensemble, on va plus loin.»

Anna Lemonaki est Genevoise depuis plus de dix ans, car elle y a suivi l'Ecole de théâtre Serge Martin après avoir accompli un bachelier en sciences politiques à Athènes en 2006, puis un master en sociologie et journalisme à l'Université de Fribourg. «Le monde m'intéresse autant que l'art. Je suis curieuse des gens, de leurs aventures, des rencontres», observe celle qui a aussi travaillé pour le Festival international de films de Fribourg.

Depuis qu'elle a fondé sa compagnie Bleu en Haut, Bleu en Bas en 2015 avec le musicien Samuel Schmidiger, l'artiste expérimente le «grand déséquilibre des arts vivants». «La création prend seulement 30% du temps, le reste est consacré aux demandes de subvention, à l'administration et aux tentatives de diffusion, pour ne dire que l'essentiel. Ce ballet en coulisses est épaisant et met les artistes à l'épreuve.»

Ne jamais baisser les bras

Une remarque qui nous ramène à la thématique de *G.O.L.D.*, l'échec ou, en tout cas, les difficultés du quotidien. Anna reconnaît une certaine gravité au texte. Mais sourit de ses yeux mélancoliques et cite sa phrase fétiche qu'elle doit au pionnier allemand de l'aéronautique Otto Lilienthal: «Nous avons l'obligation de voler et de tomber, de voler et de tomber, jusqu'à ce qu'on puisse voler sans tomber.» Autrement dit, ne jamais baisser les bras et être riche de ses échecs, qui sont plutôt des étapes d'apprentissage des revers sans lendemain. Dans le spectacle, c'est la très poignante Verena Lopes qui incarne cette utopie, voler, et qui chante magnifiquement cette prise de hauteur...

Anna Lemonaki a ce pouvoir. Obtenir de chaque le meilleur. Ainsi, c'est tout en finesse que le *sound designer* Andrés Garcia se combine au rock live et explosif de Samuel Schmidiger et Benivon Däniiken et c'est avec soin que Chantal Bianchi assure le coaching vocal des comédiens. Tandis qu'aux lumières, Renato Campora, épaulé par Théo Serez, veille à ciselier aussi bien les ambiances clinquantes que celles des traumas. «Pour revenir à la thématique, j'ai le sentiment que le groupe, avec sa force et sa richesse, est une belle manière de déjouer les échecs», estime Anna.

Oui et aussi la joie. Notre phrase fétiche du spectacle? Elle vient de Rosangela, l'aînée qui ose tout: «Au risque de mourir, préférer croquer la vie à pleines dents. La peur de la mort n'empêche pas de mourir, elle empêche de vivre.»

G.O.L.D., Théâtre du Loup, Genève, du 28 août au 1er septembre dans le cadre de La Bâtie-Festival de Genève.



Pierre Magendie, le facétieux pole dancer qui parle japonais. (Théo Serez)

Lien: <https://lecourrier.ch/2022/09/12/petits-reves-grandes-questions/>

LE COURRIER

L'essentiel, autrement

SUISSE INTERNATIONAL CULTURE SOCIÉTÉ ▾ OPINIONS VIDÉOS ÉDITION DU JOUR

SCÈNE

Petits rêves, grandes questions

Glory of little dreams, la pièce d'Anna Lemonaki, gratté là où ça démange, la fine couche dorée de nos succès obligatoires, pour en révéler l'autre face: l'échec.

LUNDI 12 SEPTEMBRE 2022 ISABELLE CARCELES



S'élever, c'est toujours prendre le risque de retomber... YURI TAVARES

THÉÂTRE ► Des performeurs, danseurs, comédiens, un orchestre disparate (violoncelle, guitare électrique, batterie), un mât de pole dance, des langues qui fusent et qui racontent des histoires vécues, inventées, un peu des deux. Un drôle d'oiseau artificiel, qui bat des ailes, survole la salle, s'écrase au sol.

S'élever, c'est toujours prendre le risque de retomber, nous dit Anna Lemonaki. Car les lois de la physique sont inflexibles, contrairement au corps du formidable Pierre Magendie, interprète d'un solo de pole dance naturiste qu'il parvient à maintenir tout du long sur le fil entre grotesque et sublime.

Anna Lemonaki, sociologue, comédienne, auteure et metteure en scène, a déjà peint ses visions en *BLEU* (2016), *FUSCHIA SAIGNANT* (2018), *BLANC* (2021). L'or est la quatrième couleur qu'elle dégaine, «guidée par la volonté de passer du microcosme au macrocosme, d'une question personnelle à une question universelle, qui est celle de l'échec et des victoires tant au niveau professionnel que personnel, voire civilisationnel», écrit-elle.

Monter, descendre. Etre en haut – du mât, de la hiérarchie sociale – puis en bas. Echouer. Essayer, recommencer. Retomber. Notre vie moderne est une succession de concours, raconte Anna Lemonaki, une course pour gagner, ou plutôt pour tenter de se maintenir à flot.

L'esthétique des concours télévisuels ou des cérémonies de distribution de prix, avec paillettes, fumigènes, lumières mordorées, et tapis doré, précède un brusque changement de rythme, un questionnement angoissant qui martèle et désarçonne cette jeune stagiaire (excellente Nina Pellegrino, co-auteure de la pièce) dévorée par le doute.

Elle qui incarne à merveille – tandis qu'elle tente de se hisser en haut du mat, ou qu'elle raconte ses errements tragicomiques – combien chaque échec nous forme et nous renforce.

Au beau milieu du questionnement polyphonique, des envolées lyriques et dansantes, des bacchanales sidérantes, *G.O.L.D.* se révèle aussi être l'occasion d'une confidence très intime et poignante d'Anna Lemonaki, qui parvient dans une salle comble à toucher chacun.e au cœur.

«L'échec, ce n'est pas la chute, c'est de ne pas se relever après la chute», aurait dit Socrate, ainsi que beaucoup d'autres à sa suite. Illustration réussie.

Les 30 septembre et 1er octobre au [Spot](#), à Sion; du 7 au 9 octobre à [L'Oriental](#), Vevey; puis en tournée en 2023-24 au [Centre Culturel Suisse, Paris](#) (Hors murs).

Lien: <https://pages.rts.ch/la-1ere/programmes/vertigo/13299583-vertigo-du-25-08-2022.html>

ma RTS

INFO | SPORT | CULTURE | PLAY RTS | AUDIO | TV | PROGRAMME TV | MÉTÉO | PLUS | RECHERCHER

Vertigo

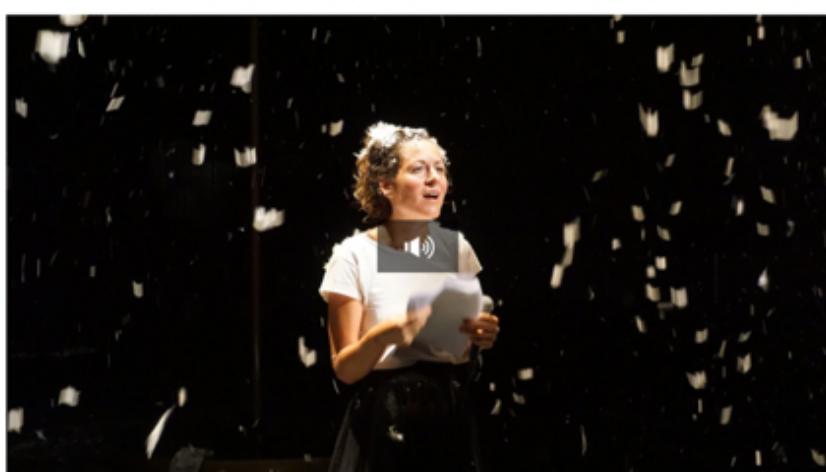
Retour à l'accueil

Contenu de l'émission

- L'invitée: Violaine Bérot, "C'est plus beau là-haut"
- ACTU CULTURE
- Gold, célébration de l'échec
- Paradis queer
- Nouveau Spirou

Gold, célébration de l'échec

Au Festival de la Bâtie, à Genève, la metteuse en scène et comédienne Anna Lemonaki rend hommage aux échecs, au ratages et aux chutes. Dans «Gold», il y a du rock underground, des confessions, du pole dance, du ballet classique, du rire et des larmes, un oiseau et des cours de grec. Et cette question: et si tout ça était vain? Réponse au micro de Thierry Sartoretti. «Gold», au Théâtre du Loup du 28 août au 1er septembre. Au Spot de Sion, les 30 septembre et 1er octobre. A l'Oriental de Vevey du 7 au 9 septembre.



Lien: https://www.lifo.gr/culture/theatro/i-anna-lemonaki-kanei-theatro-stin-elbetia-gia-ti-doxa-kai-tin-apotydia?fbclid=IwAR39ZJhyv33wJ2-qA4AC75YClEU0DqD-3XkjDq7CcumJ1_uKoAHokb7aqkQ

LIFO ≡

ΕΙΔΗΣΕΙΣ **CULTURE** **ΑΠΟΨΕΙΣ** **ΤΡΟΠΟΣ ΖΩΗΣ** **PODCASTS** Plus ▾

ΟΙΟΝΔΕΣ | ΜΟΥΣΙΚΗ | **ΘΕΑΤΡΟ** | ΕΙΚΑΣΤΙΚΑ | ΒΙΒΛΙΟ | ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΑ & ΙΣΤΟΡΙΑ | ΦΩΤΟΓΡΑΦΙΑ | DESIGN

HOME > CULTURE > Θέατρο

Θέατρο

Η Άννα Λεμονάκη κάνει θέατρο στην Ελβετία για τη δόξα και την αποτυχία

Η σκηνοθέτιδα και περφόρμερ με έδρα τη Γενεύη μιλά για τη νέα της δουλειά με τίτλο «G.O.L.D.» που είναι εμπνευσμένη από τα «φανταχτερά» συστήματα αναπαράστασης του κόσμου της ψυχαγωγίας.

 **Αργυρώ Μποζώνη**
10.10.2022 | 09:25



Η Άννα Λεμονάκη στο «G.O.L.D.». Φωτο: Yuri Tavares

Interview avec Anna Lemonaki
Lien : https://www.efsyn.gr/nisides/358651_stin-elbetia-den-yparhei-star-system

The screenshot shows the homepage of Efsyn.gr. At the top, the logo 'efsyn.gr' is displayed with 'Ανεξάρτητη Συνεταιριστική Εφημερίδα' above it. Below the logo, there are social media icons for Facebook, Instagram, Twitter, YouTube, and RSS. A navigation bar with links to 'ΥΠΟΚΛΟΠΕΣ', 'ΚΛΙΜΑΤΙΚΗ ΑΛΛΑΓΗ', 'ΥΠΟΘΕΣΗ ΠΑΙΔΟΒΙΑΣΤΩΝ', 'ΟΥΚΡΑΝΙΚΟ', 'ΕΝΕΡΓΕΙΑ', and 'ΔΙΚΑΙΩΜΑΤΑ' is visible. A search icon is also present. The main content area features a large photo of Anna Lemonaki singing into a microphone, with confetti falling around her. To the right of the photo is a red box with the text 'ΣΤΗΡΙΞΤΕ ΤΗΝ ΕΦΗΜΕΡΙΔΑ ΤΩΝ ΣΥΝΤΑΚΤΩΝ' and a small illustration of a crowd. Below the photo, the text 'Αννα Λεμονάκη' and 'ΕΝΤΥΠΗ ΕΚΔΟΣΗ 11.09.2022, 15:33' is shown. The headline '«Στην Ελβετία δεν υπάρχει star system»' is displayed in red. Below the headline are social media sharing buttons and a font size selector from 'A-' to 'A+'. A small news snippet about a rally in Keramewa is also visible.

Γιώργος Βουδικλάρης*

Αννα Λεμονάκη, σκηνοθέτις-περφόρμερ: «Ζω σε μια χώρα όπου όταν δεν έχεις επαγγελματική ταυτότητα, δεν έχεις απολύτως τίποτα»

SCÈNES

Au Théâtre Saint-Gervais, un flot d'hémoglobine réveille les consciences



Et si on pleurait tous un bon coup au lieu de dire que tout va bien avant de s'entretuer? A Genève, encore ce lundi soir et mardi, la Grecque Lena Kitsopoulou pose avec «Cry» la question de manière musclée



Il ne faut pas dire que l'on sait jouer du piano quand ce n'est pas le cas... Sous les yeux blasés de Nikos Karathanos, Marilena Moschou étrangle à la chaussette Pauline Huguet. — © Yuri Pires Tavares



Marie-Pierre Genecand



Publié lundi 6 décembre 2021 à 12:06
Modifié lundi 6 décembre 2021 à 14:53



La dernière image de *Cry*? Quatre corps ensanglantés qui gisent pêle-mêle sur un canapé et, au-dessus d'eux, la mort qui fait le V de la victoire. Ça, c'est sûr, la mort est la grande gagnante **ces jours au Théâtre Saint-Gervais**. Elle réussit même un carton plein dans ce spectacle radical et drôle qui montre que le trépassé n'est pas forcément le gentil désigné, et l'assassin le méchant tout trouvé.

«Pourquoi, dès que quelqu'un est assassiné, il devient forcément la victime? Il faut ouvrir les yeux, élargir sa vision», implore Lena Kitsopoulou, qui va jusqu'à convoquer Hitler par provocation. Inspirée de Quentin Tarantino pour la déferlante d'hémoglobine et de Rodrigo Garcia pour le discours désenchanté, cette ode à la lucidité en grec sous-titré fait du bien dans notre société de la plainte stéréotypée.

On aime les autres... de loin

«Vous ne trouvez pas étonnant que tout le monde cherche à se retirer de la société, à vivre à la campagne ou sur des îles désertes, tout en vantant les droits de l'homme? En réalité, plus personne ne supporte plus personne, mais chacun refuse sa propre misanthropie», sanctionne la metteuse en scène dans un monologue final, un cri parfaitement désespéré. Auparavant, les trois élégants d'une soirée classe ont connu des épisodes, disons, énervés. Chacun, tour à tour, est sorti de sa réserve pour trucider son prochain sur l'air de «je lui avais dit d'arrêter, pourquoi n'a-t-il pas écouté?»

Lire également: «En Grèce, les artistes de théâtre indépendants ne reçoivent plus d'argent de l'Etat»

La première salve, surprenante, intervient à la suite d'une piètre performance au piano. Pauline Huguet dans une robe pailletée prétend savoir y jouer, massacre *My way* avec discipline et ne réalise pas que Marilena Moschou, figure longiligne, commence à verser du côté obscur de la force. Une chaussette-garrot et une perceuse plus tard, la pianiste repose sans vie tandis que la meurtrière se lance dans un immense monologue de justification. Tellement, d'ailleurs, qu'elle finit par rendre fou le personnage interprété par Nikos Karathanos qui, malgré son smoking immaculé, va joyeusement l'éviscérer et projeter foie, estomac et intestins sur le plateau. Gore, vous avez dit gore?

La mort est la grande gagnante de la soirée. Sous le masque, Anna Lemonaki qui assure la dramaturgie du spectacle.
— © Yuri Pires Tavares



Rire et monde sans foi ni loi

Lena Kistopoulou a déjà secoué Genève avec son théâtre musclé. En 2013, sur cette même scène de Saint-Gervais alors dirigée par Philippe Macasdor, l'artiste a livré *Vive la mariée!, une charge hallucinante d'énergie* qui mêlait tous les styles pour raconter le destin d'une épouse devenue cocotte après avoir été manipulée par un séducteur sans scrupules. On riait déjà beaucoup face à ce constat d'un monde sans foi ni loi. «On peut tous pleurer, se livrer à des chantages affectifs, mais moi je ne pleure pas, car je ne veux pas attirer de la pitié», expose le personnage de Lena Kistopoulou dans *Cry*, après avoir flingué le troisième convive.

Lena Kistopoulou dans ses œuvres finales.
— © Yuri Pires Tavares



Autres articles sur le thème **Scènes**

 **THÉÂTRE** A Renens, Danièle Finzi Pasca se révèle moins sorcier que prévu

 **PORTRAIT** Katia Delay, le récit est sa vie

 **GENÈVE** Aurore Jecker, une autre vie que la sienne

Lire aussi: [La Grèce qui fait boum!](#)

Le message de ce spectacle déglingué? Le monde va mal, très mal, alors pourquoi chacun fait semblant d'aller bien et, dès qu'il en a l'occasion, commet l'irréparable avant de demander pardon? Ne faudrait-il pas commencer par pleurer un bon coup, ensemble, et admettre notre désespoir collectif pour pouvoir reconstruire quelque chose de plus décent? Cette proposition sensée, Lena Kistopoulou la livre sourire aux lèvres et grenade à la main.

[«Cry»](#), Théâtre Saint-Gervais, Genève, jusqu'au 7 décembre.

LE TEMPS

SERVICES  MON COMPTE 

RUBRIQUES  EN CONTINU BLOGS VIDÉOS CHAPPATTE MULTIMÉDIA  EPAPER/PDF

RECHERCHER 

Accueil > Culture > Au Grütli, la mort descend le grand escalier

SCÈNES  ABONNÉ

Au Grütli, la mort descend le grand escalier



Dans ce cabaret genevois, pas de danseuses et leur truc en plumes, mais trois parques qui tissent le fil de la vie et parlent de la mort. Un spectacle foisonnant et attachant



Luca Rizzo invite chaque spectateur à trouver et à cultiver son paradis intérieur. — © Dorothée Thébert Filliger



Marie-Pierre Genecand 

Publié lundi 31 mai 2021 à 14:54
Modifié lundi 31 mai 2021 à 16:45



D'ordinaire, au cabaret, le grand escalier offre ses reliefs tranchés à des danseuses dénudées. Au Théâtre du Grütli, ces jours, ce sont trois parques, robes de velours et fleurs dans les cheveux, qui mènent le bal, un bal drôle et provoc, sur des marches haut perchées. C'est que la metteuse en scène Anna Lemonaki, toujours aussi singulière, parle de la dernière pente, la fatale, dans *Blanc*, spectacle très vivant sur la mort.

Comment on la voit, comment on la vit. Et comment elle laisse les proches sur le tapis. La mort, notre meilleure amie, conclut l'auteure, qui, elle-même, trépasse en scène avant de ressusciter et d'effacer ce qui nous empêche de respirer. Proche du public, terriblement humaine, la Crétoise installée à Genève ouvre son cœur et touche le nôtre.

Lire aussi: [A La Parfumerie, l'amour version volcan](#)

Anna Lemonaki n'a pas peur des grands mouvements. Quel chemin depuis *Bleu*, spectacle de 2016 sur les angoisses qui l'oppressaient! Déjà, on percevait l'univers **foisonnant, musical et visuel** de cette artiste des tréfonds, mais le trait était intime. Dans *Fuchsia saignant*, qui quittait l'alcôve pour le clan, on retrouvait ce flux intranquille dans les veines d'une **famille irruptive comme un volcan**. Ici, dans *Blanc*, troisième étape d'un parcours qui se terminera avec *G.O.L.D* – ça promet! –, le spectre s'élargit encore, puisqu'on y parle de la mort en version technicolor.



Accouchement en direct

Toujours en parfaite collaboration avec son compagnon et guitariste Samuel Schmidiger, Anna Lemonaki ne craint donc pas les grands mouvements et les scènes choc. Comme cet accouchement où Clotho, la parque ou plutôt la moire du présent, expulse Lachésis, son homologue du futur. Pour cette opération délivrance, la costumière Séverine Besson a doté la comédienne Claire Forclaz d'un vagin plus grand que nature.



Claire Forclaz et Ruth Schwegler en hôtesses du dernier voyage.
— Dorothée Thébert Filliger



> EN SAVOIR PLUS

Sinon, les parques parlent. Et tissent le fil rouge de la vie, lignes et pelotes de sang qui tranchent sur le vert d'un parterre végétalisé (scénographie de Neda Loncarevic). Le rouge, on le retrouve encore dans le toboggan d'évacuation gonflé sous nos yeux qui, à ce moment de la soirée, tient plus du dernier voyage que du sauvetage...

Lire également: [Au Théâtre de Vidy, on rêve sa mort à plusieurs](#)

Anna Lemonaki préfère les moments débordants – les «climax» comme l'annonce son petit robot Gremlins en introduction – à une structure articulée et linéaire. On passe ainsi sans transition d'une comparaison de la vie à un gâteau au chocolat dont les tranches sont plus ou moins grandes, à la mise en rapport entre une existence médiocre (Robert et son Audi combi) et une grande mort (Julien déchiqueté par un ours). Ou encore à un vol sur Blanc Universal Airways pour la destination finale, avec élection dans le public de qui sera concerné – un peu longuet. Sans oublier la large évocation des paradis choisis qu'on doit tous cultiver dans le style de «je kiffe trop ma *life*». Cette séance de développement personnel trépidant permet à Luca Rizzo de démontrer son talent.



> EN SAVOIR PLUS

Autres articles sur le thème [Scènes](#)



DANSE □ Jean Pierre Pastori: «L'école de Maurice Béjart tournait dans un vase clos dramatique»



DANSE □ Elève «humiliée», attitude tyrannique, des détails émergent sur le climat à l'école de danse Rudra Béjart



DANSE □ L'école de Maurice Béjart décapitée



Quand Ruth Schwegler raconte ses morts au son de la guitare de Samuel Schmidiger.
— Dorothee Thébert Filliger



La force des récits sans fard

Mais, au final, sans doute parce que notre rapport à la mort est tout de même sentimental, les séquences qui marquent le plus restent les récits sans fard sur les peurs liées au trou noir ou sur les proches décédés. Comme ce moment poignant où Ruth Schwegler, la parque du passé, évoque, sur les accords de Samuel Schmidiger, une amie couturière emportée par un cancer à 54 ans, puis son frère, mort à 9 ans. Ou ce face-à-face final d'Anna Lemonaki avec le public, dans lequel la jeune femme efface symboliquement les freins qui nous empêchent de décoller. Anna et son sourire qui pleure...

Ces climax du dedans résonnent parfaitement avec l'image la plus fragile et la plus forte de la soirée: la nudité de Rosangela Gramoni, 77 ans et demi et grande fan des scènes genevoises. Son corps vieilli, mais vaillant, est un formidable hommage à la vie.

Blanc, Théâtre du Grütli, Genève, jusqu'au 6 juin.

la pepiniere

Jardinez votre culture

À PROPOS RUBRIQUES ACTUALITÉS SOUTIEN CONTACT



Les réverbères : arts vivants

Dédramatiser la mort... et la vie

30 mai 2021 par Fabien Imhof Aucun commentaire Avenir, Blanc, Destin, Forclaz, Grütli, Humour, Lemonaki, Moires, mort, Parques, Passé, Présent, Réflexion, Religion, Rizzo, Schwegler, Théâtre, Vie, Voyage

Dans la vie, on a souvent tendance à se plaindre pour tout et pour rien. Au Grütli, dans Blanc, leur dernière création, Anna Lemonaki et sa troupe nous enjoignent à profiter de la vie, avant que la mort n'arrive, en choisissant le ton de l'humour pour désamorcer nos angoisses.

Dans le noir, une voix robotique nous annonce le contenu de la pièce : il y aura trois soeurs, quatre climaxes, pas vraiment de fil rouge, Jésus à la régie et un moment mélancolique, lors duquel retentira la mythique *Unchained Melody*. Mais de quoi cela va-t-il parler ? Essentiellement de la mort, de la vie, du destin. Dans une cérémonie flamboyante consacrée à l'ultime voyage. *Blanc* savère être un OVNI théâtral qui fait rire et réfléchir, à travers un voyage en plusieurs étapes..

Ces étapes sont marquées non seulement par les climax annoncés, mais aussi par l'évolution scénique. La première chose qui frappe dans *Blanc*, c'est l'inversion de l'organisation de la salle habituelle : le public est assis sur des chaises disposées à l'emplacement où se tient d'ordinaire la scène, alors que cette dernière se trouve en hauteur, dans les gradins. On y découvre, au milieu de mottes d'herbes, les trois soeurs dont nous a parlé la voix en introduction : les Moires de la mythologie grecque. Elles se présentent au public comme étant Clotho la Fileuse (Claire Forclaz), qui tisse le fil de la vie, Lachésis la Réparatrice (Luca Rizzo), qui le déroule, et Atropos l'Inflexible (Ruth Schwegler), qui le coupe. En résumé, elles incarnent le passé, le présent et l'avenir ou, dans d'autres termes, la naissance, la vie et la mort. Remarquons ici que le fil qu'elles déroulent est... rouge ! Joli clin d'œil à l'introduction qui nous annonçait une pièce sans fil rouge ! À travers leurs monologues et explications clarifiant le rôle de chacune, c'est la destinée qui est d'abord questionnée : notre parcours est-il tout tracé, ou sommes-nous maîtres et maîtresses de notre destin ? Si leur réponse s'avère catégorique, on ne peut s'empêcher de penser le contraire, tant on se demande si la vie vaut vraiment la peine d'être vécue si on ne prend pas de décisions. Ce questionnement, vieux, sans doute, de plusieurs millénaires, reste encore et toujours d'actualité. Toutefois, là où la présence des trois soeurs devient encore plus intéressante, c'est dans le rapport qu'elles entretiennent avec la mortalité. Alors qu'elles voient sans cesse des gens mourir, elles-mêmes sont immortelles. Paradoxalement, non ? Et croyez-le ou non, elles nous envient ! Juste pour savoir ce que ça fait, pour envisager la possibilité d'une belle mort, ou simplement pour ressentir l'émotion unique de l'ultime voyage.. Voilà qui prête à réfléchir, n'est-ce pas ?



Le voyage, c'est justement la seconde étape de ce spectacle. Pour le symboliser, les trois soeurs se transforment en hôtesses de l'air pour un vol à destination du paradis, si les conditions le permettent.. Déroulant le toboggan réservé aux amerrissages d'urgence, elles créent un pont entre la scène en hauteur et le public, dont elles se rapprochent ainsi. De spectateur, on devient acteur. Et, alors qu'elles emmènent une technicienne (Anna Lemonaki) pour son dernier voyage, on se dit que l'on pourrait tout aussi bien être à sa place. Dans un nouveau climax, en pleine cérémonie d'enterrement, celle-ci revient sur sa vie et tout ce qu'elle offre symboliquement au monde en partant : biens matériels, ses yeux, et surtout, son cœur. Comme pour nous enjoindre à contempler la beauté du monde qu'on a trop souvent tendance à oublier.

Rappelons ici que, tout au long du spectacle, le rire prime. Alors que les thématiques abordées pourraient paraître vues et revues, et pas très joyeuses de surcroit, il n'en est rien ! Tout le texte se construit grâce à des décalages et des rebondissements, qui amènent à ces questionnements millénaires une fraîcheur toute nouvelle. Citons, par exemple, l'arrivée d'une gomme géante, interprétée par Rosangela Gramoni, qui vient déclamer un poème de Borges avant de partir. Pour où ? On n'en saura rien, mais elle y va de bon cœur ! Et l'on ne serait pas complet sans évoquer le Jésus musical (Samuel Schmidiger) et sa guitare, qui apportent une dernière touche de folie et permettent d'ouvrir le questionnement en le déplaçant vers une autre religion.

Blanc, c'est un spectacle d'une grande complexité où le rire est roi. Un spectacle qui parle de vie et de mort, sans jamais tomber dans la tristesse. Au contraire, c'est un spectacle qui contient et transmet une énergie folle, littéralement.

Fabien Imhof

Infos pratiques :

Blanc, d'Anna Lemonaki, du 25 mai au 6 juin 2021 au Grütli – Centre de production et diffusion des Arts vivants.

Mise en scène : Anna Lemonaki

Avec Claire Forclaz, Rosangela Gramoni, Anna Lemonaki, Luca Rizzo, Samuel Schmidiger, Ruth Schwegler et un robot.

<https://grutli.ch/spectacle/blanc-2/>



Lien : <https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/covid--cinq-artistes-tombent-le-masque-15?id=11720405>

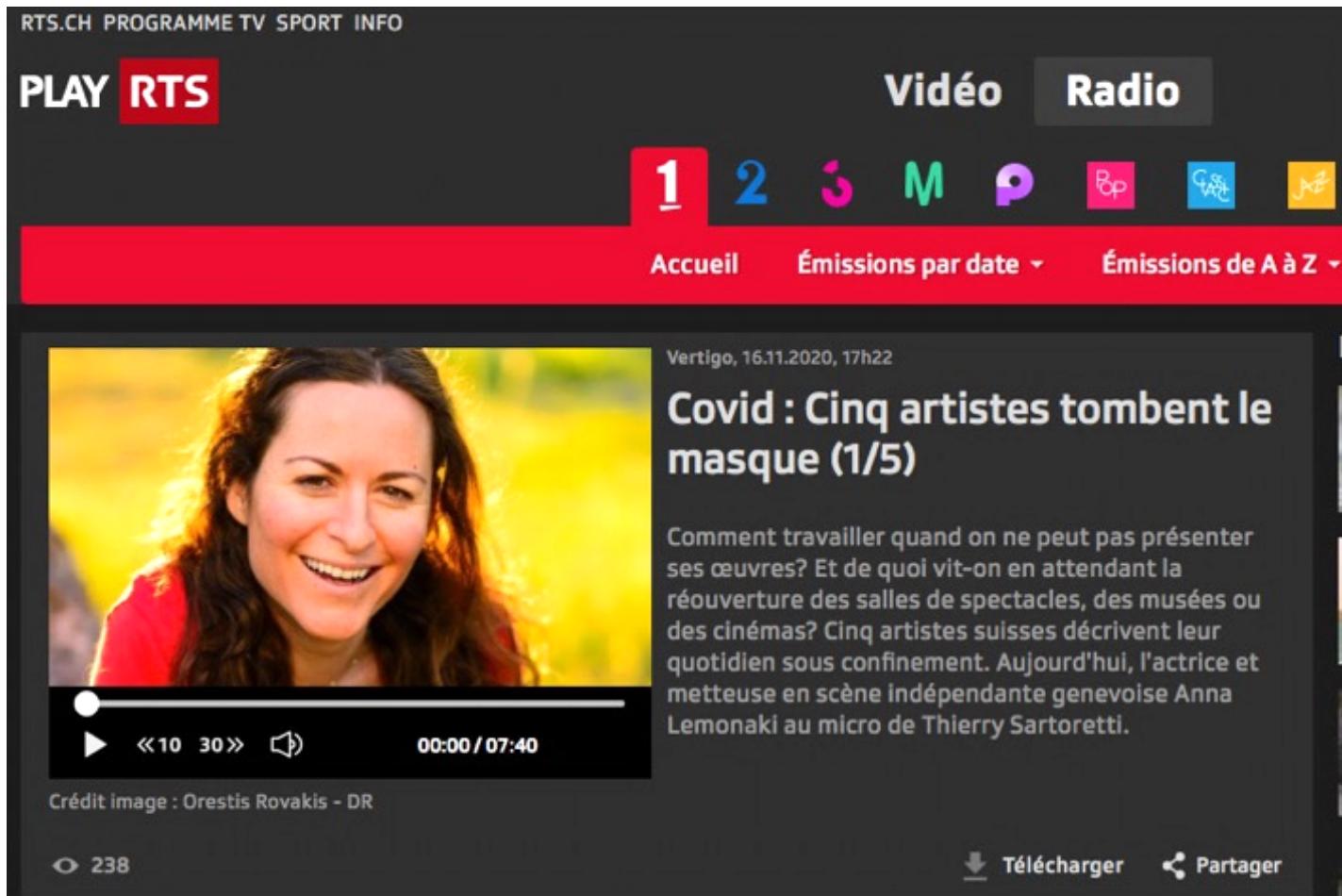
RTS.CH PROGRAMME TV SPORT INFO

PLAY RTS

Vidéo Radio

1 2 3 M P Bp G&L J&F

Accueil Émissions par date Émissions de A à Z



Vertigo, 16.11.2020, 17h22

Covid : Cinq artistes tombent le masque (1/5)

Comment travailler quand on ne peut pas présenter ses œuvres? Et de quoi vit-on en attendant la réouverture des salles de spectacles, des musées ou des cinémas? Cinq artistes suisses décrivent leur quotidien sous confinement. Aujourd'hui, l'actrice et metteuse en scène indépendante genevoise Anna Lemonaki au micro de Thierry Sartoretti.

Crédit image : Orestis Rovakis - DR

238 Télécharger Partager



Lesbos, terre de tous les maux

Théâtre ► Anna Lemonaki monte *SapphoX* de Sara Jane Moloney. Une mise en scène radicale qui fait que «le théâtre est», selon Artaud.

Elle est là, meurtrie, souillée, avilie dans son haillot taché de sang. L'hémoglobine coule à flot. Au fond du gros filet de pêche suspendu sur la scène du Poche, à Genève, Sappho ne ressemble pas à l'image que l'on se fait de l'illustre poétesse. Repêchée comme une migrante. Capturée. Victime des temps modernes. L'espace du théâtre, ici envisagé dans sa longueur, s'est métamorphosé en un long couloir. Comme une trajectoire infinie, sa trajectoire à elle, qui transcende les âges, traverse les siècles, mais finit mal.

Sappho (Marie-Madeleine Pasquier), ressuscitée par la plume habile de Sara Jane Moloney, dramaturge du théâtre et auteure en résidence la saison passée, est incarnée au plateau en figure dominée. Comme pour déjouer l'unité de temps du théâtre classique, *SapphoX* démultiplie les époques, mais nous ramène finalement à un seul espace-temps (lire un extrait dans notre édition du 19 août 2019). Celui de Lesbos, cette île grecque associée à la poétesse antique qui aimait les femmes. Là où des migrants échouent et s'entassent dans des camps aujourd'hui, grâce à l'aide de Phaon (Wissam Arbache). Une époque violente, certes. Convoquée à un interrogatoire pour tenter de recoller les mots de l'histoire, Sappho va devoir rendre des comptes – ce qui ne devrait pas pour autant faire d'elle une femme soumise.

La pièce nous confronte à une double crise: celle des mots qui manquent pour reconstituer les fragments parcellaires de ses

vers, souvent raillés de leur temps car écrits par une femme célébrant le plaisir avec d'autres femmes. Celle, humanitaire, de corps en déroute. Anna Lemonaki, metteure en scène d'origine grecque basée à Genève, en sait quelque chose. Sa mise en scène radicale de *SapphoX*, entachée de fluide sanguin, au propre comme au figuré, ne manque pas de tempérament, ni de trouvailles scéniques, et encore moins d'action, même si cette dernière ne sous-tend pas toujours assez la tension dramatique au fil d'une heure et demi de spectacle.

L'écriture fragmentée de Sara Jane Moloney rend-elle difficile – voire impossible – la juxtaposition de plusieurs temporalités – 1970, 2020 et 2070 – sur un plateau de théâtre? L'hypothèse est peu probable, alors que les repères chronologiques tendent à s'effacer à la lecture de l'œuvre, laissant libre cours à l'interprétation.

Est-ce parce qu'au fond, le texte rend grâce à une poétesse qu'on disait laide et raillée, tout en faisant entendre ses vers avec délicatesse et humour, alors que la mise en scène nous plonge d'emblée dans la disgrâce contemporaine et couvre le bruit de la poésie? Est-ce parce qu'Atthis (Christina Antonarakis), au franc-parler parfois en grec, jeune et fougueuse conquête de Sappho, dont on saluera au passage la performance, jette son corps dans la bataille et prend trop de place face au destin cruel de Sappho? Comme disait Artaud, sans un élément de cruauté à la base de tout spectacle, le théâtre n'est pas. Alors, soit. CDT

Jusqu'au 9 février. Théâtre Poche/GVE,
www.poche--gve.ch



***SapphoX*, à voir au Poche jusqu'à dimanche.**

SAMUEL RUBIO

The screenshot shows the homepage of **io Gazette**. The header includes the logo 'io', the text 'LA GAZETTE DES FESTIVALS', 'Théâtre, Danse, Musique, Cinéma, Arts plastiques, Livres, Culture', social media links (Facebook, Twitter, etc.), and a search bar. Below the header are navigation links for 'CRITIQUES', 'TRIBUNES', 'ENTRETIENS', 'REPORTAGES', 'FESTIVALS', and 'ARCHIVES'. The main article title 'Vies et mort de la poétesse antonomase' is displayed in large, bold letters, followed by the author's name 'SapphoX' and the author's name 'Par Marie Sorbier'. The publication date is '30 janvier 2020'. The article summary discusses a theatrical production by Sarah Jane Moloney and Anna Lemonaki, titled 'Vies et mort de la poétesse antonomase', set in Lesbos. It highlights the complex themes of the play, including gender, sexuality, and migration, and the actors' ability to sublimate these into a dramatic performance.

Vies et mort de la poétesse antonomase

SapphoX

Par Marie Sorbier

30 janvier 2020

Ce n'est pas la première fois que le théâtre tente de s'emparer de la crise migratoire actuelle. Ce n'est pas la première fois que la Grèce devient un décor tout indiqué pour mêler les origines des tragédies. Mais alors que nous n'avions jamais trouvé tout à fait pertinentes les précédentes tentatives, le duo Sarah Jane Moloney et Anna Lemonaki parvient, grâce à la sublimation dramaturgique de la poétesse antique Sappho, à nous faire entrevoir une réalité complexe, agrégat séculaire d'affects et de politique. Au-delà du prétexte des sujets à la mode sur nos scènes (la place des femmes, l'homosexualité, les réfugiés...), le spectacle détourne habilement les pièges de l'air du temps pour se soucier de faire oeuvre plutôt que de faire justice. Naviguant sur plusieurs époques sans s'attacher à une quelconque chronologie, l'île de Lesbos comme seul port d'attache, il va s'agir de retrouver les mots qui manquent, ceux sans qui la poésie n'agit plus et semble, dans le vide qu'elle génère alors, participer à jeter les âmes sur les rives sans plus de précaution.

Dans cette salle du Poche à Genève bouleversée pour l'occasion, l'espace scénique se fait étroit, une jetée qui s'étend mais refuse la pénétration dans un territoire, une perspective à plat. Ainsi coincés, les trois acteurs portent leur partition avec une justesse et une force magistrale, poreux à toutes les tensions, attentifs aux tourments amoureux qui les agitent, soucieux du sort de leurs prochains. Empêtrée dans son filet, Marie-Madeleine Pasquier déborde les frontières, impressionne, glace, vient bousculer nos sentiments reptiliens grâce à la mise en scène implacable qui sait créer et doser images et situations. Sans tomber dans la bien-pensance, le texte affleure les problèmes, cherche des voies de sortie dans la puissance de la poésie et plus particulièrement dans la vie même de la poétesse ; ici pas de grandes leçons mais une incitation par l'exemple.

SapphoX

Genre : Théâtre

Texte : Sarah Jane Moloney

Conception/Mise en scène : Anna Lemonaki

Distribution : Christina Antonarakis, Marie-Madeleine Pasquier, Wissam Arbache

Lieu : Théâtre Poche Genève (Suisse)

A consulter : <https://poche---gve.ch/spectacle/sappho-x/>



RTS Culture, Thierry Sartoretti, 28.01.20

«SapphoX», l'île de Lesbos entre érotisme et tragédie

Au Poche de Genève, la pièce de théâtre «SapphoX», mise en scène par Anna Lemonaki sur un texte de Sarah Jane Moloney, collisionne une poétesse antique et la crise de migrants. Attention secousses!

La voici! Ressuscitée de l'Antiquité grecque et capturée comme un thon dans les filets d'un chalutier. Âmes sensibles s'abstenir. Sappho la grande poétesse, alias la comédienne Marie-Madeleine Pasquier, n'en mène pas large sur la scène du Poche à Genève. Suspendue à une grue, empêtrée dans son filet et martyrisée par une policière grecque. La comédienne Christina Antonorakis lui balance des bouteilles en plastique vides sur la figure, l'asperge de sel, de sang, d'eau et l'invective: «Vous savez ce qu'on dit? Que ce sont les larmes de Lesbos qui assaillent la Méditerranée?»

Lesbos est une île, dressée sur la mer Egée à quinze kilomètres à peine de la côte turque. Sappho est née là, vers 630 avant notre ère. Elle aimait l'amour, Sappho. Et les filles, à une époque où la sexualité de ces messieurs était très libre, mais celle des femmes peu ou prou dans la même situation domestique qu'aujourd'hui. Comprenez tolérée plus qu'acceptée par la société.

La liberté en échange des mots manquants

Sappho a écrit des poèmes érotiques, des milliers de vers, semble-t-il, mais seuls quelques fragments sont parvenus jusqu'à nous. Comment connaître l'entier de l'œuvre? En ramenant Sappho des Enfers antiques, tel est le propos de départ de «SapphoX», texte tout frais de la jeune dramaturge suisse Sarah Jane Moloney, porté pour la première fois au théâtre.

Revenue du monde d'Hadès, Sappho n'a pas sa tête des meilleurs jours. Un peu zombie avec ce maquillage qui la défigure. Sur scène, l'interrogatoire peut commencer: la liberté en échange des mots manquants. Sappho se rebiffe, elle ne reconnaît plus son île.

Ce bout de terre planté d'oliviers, ce port de Mytilène d'où s'absentaient les hommes pour de longues périodes de navigations, s'est transformé au fil du temps: lieu de pèlerinage pour les touristes lesbiennes et désormais sinistre centre de rétention (Moria) pour les milliers de migrants qui tentent de rallier l'Europe. Il y a Lesbos, mais aussi ses voisines Chios, Samos, Kos, Leros, des îles touristiques où les plages accueillent aussi gilets de sauvetage dérisoires, bouteilles en plastique vides, baskets abandonnées, corps noyés... les témoins d'une tragédie dont les survivants peuplent ces camps que l'Europe continentale ne veut pas voir.

Un théâtre qui rue dans les brancards

Drôle de pièce que «SapphoX». A la fois tentative de comprendre un mythe et portrait d'une crise politique. Un grand écart entre une femme célèbre et des milliers de miséreux anonymes. Au Poche, la metteuse en scène Anna Lemonaki empoigne ce texte avec l'énergie du désespoir, rajoutant aux mots de Sarah Jane Moloney son propre ressenti de migrante hellène dont la famille est aussi passée par Lesbos. C'était au lendemain de la Première Guerre mondiale, lors d'une autre immense tragédie humaine.



Sur la scène, les excellent-e-s Christina Antonorakis et Wissam Arbache changent de rôles et de costumes à toute berzingue: amant-e de Sappho sorti-e de l'Antiquité, scientifique opiniâtre, policière, bénévole d'ONG, touriste en goguette et même tyronosaure.

Le théâtre d'Anna Lemonaki rue dans les brancards, cherche les dérapages, ne les contrôle pas toujours. Peu importe, l'essentiel est ici question d'énergie, d'amour, de rire parfois, d'indignation souvent et de tentative de trouver un peu de sérénité au milieu de ce qu'il faut bien appeler un «sacré bordel». Comment ne pas rêver de l'accueillante table bleue de cette petite buvette de plage où Sappho et son amoureuse Atthis espèrent siffler des petits verres d'ouzo AOC Lesbos au son des mouettes.

A Lesbos, aujourd'hui, pour certains, la vie tient du chaos et le passé antique s'avère un piètre consolateur. Echevelée, portée par une extraordinaire et habitée Marie-Madeleine Pasquier, Sappho, alias «SapphoX» tient du tourbillon théâtral, du coup de Meltem en pleine tempête. On en ressort un peu sonné, touché aussi par ses instants de grâce et plein de questions quant à notre empathie ou notre inaction. Ça tombe bien, à la sortie du théâtre, des bénévoles de l'ONG SOS Méditerranée rappelle que Lesbos, ce n'est pas que du théâtre...

Thierry Sartoretti/aq

«SapphoX», Genève, Poche, jusqu'au 9 février 2020

Lien : <https://www.rts.ch/play/radio/vertigo/audio/theatre-sapphox-au-poche-a-geneve?id=11011600>



The screenshot shows the RTS website interface. At the top, there are navigation links for 'Vidéo' and 'Radio', and a menu bar with numbered buttons (1, 2, 3, M, P) and category links (Bp, Gé, Né). Below the menu is a red navigation bar with links for 'Accueil', 'Émissions par date', and 'Émissions de A à Z'. The main content area features a video player with a thumbnail image of three people in a theatrical setting. The video player includes a progress bar, a timestamp (00:00/06:20), and control buttons (play, back 10, back 30, forward 30, forward 10). To the right of the video, text describes a theatre production titled 'SapphoX' at 'Le Poche à Genève'. The text discusses the play's connection to the ancient poet Sappho and its setting on the island of Lesbos in 2020. It also mentions the director Anna Lemonaki. Below this, a transcript of an interview with Thierry Sartoretti is shown, with a link to 'Afficher moins'. At the bottom of the player are social sharing icons for 'Télécharger' and 'Partager'.

PLAY RTS

Vidéo Radio

1 2 3 M P Bp Gé Né

Accueil Émissions par date Émissions de A à Z

Vertigo, 28.01.2020, 16h42

Théâtre: "SapphoX" au Poche à Genève

La grande poétesse antique revient sur son île. Lesbos en 2020? Un sinistre camp de réfugiés autant qu'un mythe sensuel. Le choc est violent. Pièce coup de poing, texte fort signé Sarah Jane Moloney et incroyables comédiennes pour cette création théâtrale visible au Poche de Genève jusqu'au 9 février 2020.

Au micro de Thierry Sartoretti, la metteuse en scène Anna Lemonaki parle de son lien à Lesbos.

Afficher moins

Crédit image : Samuel Rubio - Le Poche

249 Télécharger Partager



ENTRETIENS, THÉÂTRE

ENTRETIEN AVEC ANNA LEMONAKI, METTEURE EN SCÈNE ET COMÉDIENNE

9 NOVEMBRE 2019 | LE REGARD LIBRE | LAISSER UN COMMENTAIRE

Le Regard Libre N° 55 – Ivan Garcia

Le festival La Bâtie de Genève est l'occasion de faire de belles découvertes. Au programme du dimanche 8 septembre 2019, au théâtre du Grütli, la comédienne, metteure en scène et auteure d'origine grecque Anna Lemonaki, co-fondatrice de la compagnie théâtrale Bleu en Haut, Bleu en Bas, présentait deux de ses spectacles à la suite: *BLEU, Sans Sucre Seulement du Sel Svp. ΕΕΕΕΤΣΙΙ* et *Fuchsia saignant, In bed with Frankenstein*. Ces pièces, les deux premiers volets d'un triptyque qui trouvera sa conclusion en mai 2020 avec la création de *Blanc* au théâtre du Grütli, contiennent en elles une grande part d'Anna: ses angoisses et ses peurs, ses amours et ses vio-

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

lences. Intrigué par cette personnalité originale, polyglotte, adepte d'un théâtre autobiographique et qui fait beaucoup participer le public, je rencontre cette personne solaire le lundi 9 septembre 2019, à la Barje de Genève, pour un entretien d'anthologie sur les bords du Rhône. Au rendez-vous, du thé, du café, de l'humour, un peu de grec moderne, beaucoup de sa personne et moult théâtre.

Le Regard Libre: Comment en êtes-vous arrivée à faire du théâtre?

Dans *BLEU, Sans Sucre Seulement du Sel Svp. ΕΕΕΕΤΣΙ!*, qui est une pièce autobiographique, j'explique cela assez clairement: dès mon enfance, jouer a été tout ce que je souhaitais. Lorsque j'étais enfant, comme la pièce le montre, mes parents m'ont demandé ce que je voulais devenir et j'ai répondu que je souhaitais devenir actrice. A la même époque, je regardais aussi beaucoup de films et d'émissions à la télévision; j'ai notamment appris l'anglais en regardant la télévision sous-titrée en Grèce, et à l'instar de chaque enfant, je me projetais dans les films. Or, pour mes parents, ce projet était absolument exclu. Cela n'a rien d'exceptionnel, c'est typique même et cela ne se limite pas – je pense – à la Grèce. La voie artistique est une voie difficile. Mais je n'ai jamais vraiment abandonné ce rêve. Je faisais des études en sciences politiques et, en même temps, je prenais des cours de théâtre en cachette, et travaillais pour les payer moi-même. Une fois que je suis arrivée en Suisse et que j'ai établi une certaine distance géographique entre ma famille et moi, il m'a été plus facile de prendre des décisions qui allaient à l'encontre de ce qu'ils avaient imaginé pour moi.

Y a-t-il de grandes différences entre les milieux théâtraux grec et suisse? J'imagine qu'en Grèce, le milieu théâtral est beaucoup plus influencé par l'héritage antique, alors qu'en Suisse, bien que nous ayons un répertoire, le milieu théâtral est davantage tourné vers la création et la performance.

Pour répondre à votre question, d'abord concernant le milieu théâtral grec, je dirais qu'il faut tenir compte de deux choses. D'une part, les tragédies antiques ne sont plus l'apanage exclusif des théâtres grecs mais sont des pièces qui sont montées et jouées partout dans le monde. D'autre part, en Grèce, je trouve que nous avons une éducation théâtrale d'extrêmement mauvaise qualité. En Suisse, en France ou en Allemagne, l'éducation théâtrale est bien meilleure. Si, par exemple, je réalise un séminaire avec des comédiens allemands, en tant que comédienne et actrice, je remarque l'exigence et les efforts attendus pour me trouver au même niveau qu'eux. En Grèce, nous avons donc une mauvaise éducation théâtrale, mais, paradoxalement, nous comptons également d'excellents acteurs qui me fascinent, ce qui n'est pas forcément le cas en Suisse, même si la formation des comédiens est plus optimale qu'en Grèce.

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

Et au niveau de la création?

Par rapport à la création théâtrale, Athènes est une ville où elle ne s'arrête jamais. Nous n'avons pas souvent de très bons résultats, mais je pense que cela peut s'expliquer par le fait que les artistes ne touchent pas de subventions pour leur travail, comme c'est le cas en Suisse. Lorsque les artistes grecs travaillent sur une création, ils sont souvent contraints d'avoir deux autres travaux à côté. Et pourtant, c'est la norme, car il n'y a que deux ou trois institutions qui sont subventionnées. A Athènes, il y a plus de mille créations théâtrales par année; beaucoup de théâtres accueillent des compagnies ou des spectacles mais, évidemment, les conditions sont difficiles pour les compagnies indépendantes. Il est donc normal que les résultats ne soient pas à la hauteur des attentes parce que les productions se font dans des conditions précaires très éprouvantes pour les artistes. En revanche, la nécessité que les comédiens ont de dire ou de partager quelque chose est très phosphorescente; c'est cet élément qui me manque et que je peine à retrouver ici. En Suisse, nous sommes vraiment dans un idéal de création contemporaine, ainsi que dans les formes du concept. A titre personnel, je déteste le concept et j'ai constaté qu'il est devenu une mode; je pense que plus l'on entre dans la dimension conceptuelle et plus l'on perd l'émotion.

Est-ce pour cela que vous créez un théâtre basé sur le corps et les interactions? Si l'on prend l'exemple de *BLEU* ou de *Fuchsia saignant*, vous êtes une comédienne qui interagit beaucoup avec le public: vous allez chercher les spectateurs, vous vous baladez entre les rangs, vous leur donnez un script à lire...

J'avoue que le public suisse est un public exigeant, dans le sens qu'ils ne réagit pas facilement ou qu'il ne se lâche pas: il a besoin de comprendre, ça passe beaucoup par la tête pour lui. C'est génial parce que, selon moi, le théâtre n'est pas une pièce de théâtre, ce n'est pas l'espace de la scène. Du point de vue du spectateur, je suis la scène. De mon point de vue, en tant que comédienne qui suis sur le plateau, la scène est en face de moi, c'est le public. Pour moi, ce qui est intéressant, c'est ce territoire géographique – entre le public et moi – que l'on construit ensemble, et c'est pour cette raison que je vais aller chercher les spectateurs et essayer de briser cette règle. Les spectacles que j'ai le plus aimés dans ma vie et les artistes qui m'ont le plus inspirés au cours de mon existence, ce sont ceux qui sont parvenus à me traverser par des émotions.

Avez-vous des exemples d'artistes qui vous ont influencée?

Si je parle de metteurs en scènes grecs, je dirais Nikos Karathanos – avec qui j'aurai la chance de travailler dans ma prochaine création, *Blanc*, en mai 2020, et dernier volet du triptyque débuté avec *BLEU* et *Fuchsia saignant* –, ainsi que la metteure en scène Lena Kitsopoulou. Au nombre des personnes dont j'admire le travail, il y a également Marion Duval, metteure en scène et comé-

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

dienne, le chorégraphe et danseur François Chaignaud, ainsi que des cinéastes ou réalisateurs comme Wim Wenders, Werner Herzog, Xavier Dolan, et le réalisateur grec Yórgos Lánthimos. Finalement, je dirais que j'éprouve une grande admiration pour le travail de la metteure en scène et performeuse espagnole Angélica Liddell.



Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne © Indra Crittin pour Le Regard Libre

Effectivement, j'ai constaté qu'il y a beaucoup de références à Angélica Liddell dans vos spectacles.

En fait, il ne s'agit pas vraiment de références. Pour être claire et j'insiste bien sur ce point, je n'essaie pas de faire du Angélica Liddell. Mais, effectivement, dans ma trilogie (*BLEU*, *Fuchsia saignant* et *Blanc*), il y a dans chaque opus un petit hommage à elle.

Pour quelle raison?

Parce qu'au mois de juin 2015, le soir de mon anniversaire, j'étais à Athènes. J'avais prévu de fêter mon anniversaire en compagnie d'amis. A la même saison se déroulait le festival de théâtre Athènes-Epidaure. Ce soir-là, j'ai reçu l'appel d'une amie qui travaillait au festival et qui m'a dit qu'il fallait absolument que je vienne assister à la représentation d'une pièce. Cette dernière s'intitulait *Todo el cielo sobre la tierra* (*El síndrome de Wendy*) [ndlr: *Tout le ciel au-dessus de la terre* (*Le syndrome de Wendy*)]. Il s'agissait de la première pièce que j'ai vue d'Angélica Liddell. Des gens, qui avaient assisté à un de ses spectacles à Avignon des années auparavant, m'avaient également dit que j'allais beaucoup apprécier son travail. J'ai donc décidé d'annuler ma fête d'anniversaire et suis allée voir cette pièce qui a vraiment changé ma vie artistique. Ce spectacle m'a donné beaucoup d'inspira-

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

tions et m'a fait explorer tous les tréfonds de mon cœur pendant environ trois heures. C'est à ce moment-là que j'ai décidé d'écrire *BLEU*; cette pièce m'a donné beaucoup de courage pour mon activité d'écrivain. Je me suis alors interrogée sur ce que je jugeais important et nécessaire à raconter à un public, ainsi que les raisons qui me poussaient à le faire. Liddell est une personne torturée qui se confronte à ses propres démons. A cette époque, comme j'avais beaucoup de problèmes d'anxiété, j'ai décidé de commencer ce triptyque pour me confronter à mes propres démons dont le premier est la peur, ce qui a donné *BLEU*.

Nous avons beaucoup parlé de *BLEU* qui est fortement basé sur votre personne. Est-ce qu'il y a tout autant de vous dans *Fuchsia saignant*?

Dans *BLEU*, je parle très clairement de mon existence et de ma propre famille. Dans *Fuchsia saignant*, j'ai souhaité rendre le propos autobiographique moins déductible. *Fuchsia* traite des hauts et des bas de la vie conjugale – inspirée de mes propres expériences – ainsi que de la famille grecque. Cette violence que les parents font subir à leur fille dans la pièce est un exemple typique de la famille grecque; cependant, je ne sais pas à quel point cela correspond aux exemples suisses. Dans *Fuchsia*, tous les personnages portent une part de moi en eux. Or, celle-ci varie énormément. Concernant le personnage de Frankenstein, le spectateur voit que c'est moi qui l'incarne et qu'il s'agit un peu de ma signature; j'avais envie de venir parler directement au public, et casser à la fois la règle du théâtre et du spectacle, parce que ce dernier pourrait très bien continuer sans la venue de ce personnage.

Dans différents entretiens et feuilles de spectacles, vous exprimez votre amour pour la musique. D'ailleurs, dans *BLEU* et dans *Fuchsia saignant*, on constate la présence d'un guitariste (Samuel Schmidiger) qui joue du rock, ainsi qu'une musicalité due à un mélange de langues différentes (français, grec moderne, allemand, anglais,...). Dans vos mises en scènes, comment travaillez-vous avec la musique et ces différentes langues?

Dans mon travail, il y a deux choses qui sont centrales. La première, comme dit précédemment, c'est le rapport avec le public. Quant à la seconde, je m'interroge sur la manière de créer une sorte de musique au sein de mes œuvres, que celle-ci soit une musique instrumentale, vocale ou de langues. Pour *BLEU*, l'idée m'est venue alors que je répétais le spectacle. J'ai remarqué que lorsque des choses étaient trop viscérales ou trop personnelles, j'avais tendance à les exprimer sur scène en grec, ma langue maternelle. Lorsque nous sommes énervés, nous nous exprimons spontanément dans notre langue maternelle; celle-ci fait toujours office de refuge. C'est d'ailleurs la raison pour laquelle *BLEU* n'est pas sur-titré; j'ai estimé qu'il n'y avait pas ce besoin, que la pièce était assez explicite. Dans *Fuchsia saignant*, je travaille effectivement beaucoup avec la musicalité des langues. Cela est notamment dû aux comédiens qui jouent dans ce spectacle. En effet, celui-ci

Entretien avec Anna Lemonaki, metteuse en scène et comédienne | Le Regard Libre

09.03.20 23:35

contient beaucoup de scènes en anglais, mais, durant les répétitions, j'ai demandé aux deux comédiens masculins – de langue maternelle allemande – de jouer certaines scènes dans leur langue, ce qui dans mes oreilles a rendu le spectacle bien meilleur. Finalement, nous avons constaté que ce mélange linguistique peut fonctionner et que le plus important est que le public comprenne le récit. C'est pourquoi d'ailleurs dans *Fuchsia saignant*, il y a un prologue dans lequel l'histoire est expliquée; cela prépare le public et annonce que nous allons tenir notre parole.

Revenons vers la fin de *BLEU*. Vous prenez un ballon et une pompe et demandez au public de vous confier ses angoisses et ses peurs en disant: «On va faire un peu de rituel» (sic). Le rôle de votre théâtre est-il de créer une communauté?

A titre personnel, je souhaite que le public réfléchisse une fois sorti de la salle. Après avoir vu mon spectacle, je ne veux pas que le spectateur sorte de la salle et que, cinq minutes plus tard, il se limite à dire : «Ah ok, j'ai passé un bon moment». (Rires) L'idée est que la représentation reste en tête et fasse réfléchir un peu, qu'elle vous interpelle et vous interroge. C'est ce que j'aime qu'il m'arrive quand je suis spectatrice. Face à la pièce, il y avait peut-être des choses avec lesquelles vous n'avez pas du tout été d'accord ou avec lesquelles vous vous êtes identifié. A titre personnel, lorsque j'assiste à des spectacles que je considère comme des merveilles, j'annule le reste des spectacles que je suis censée voir, ainsi mon esprit s'occupe réellement de la représentation qu'il vient de voir pendant quelques jours; je n'ajoute pas d'autres spectacles qui pourraient venir anesthésier mon expérience vécue. Cela fait du bien, non?

Effectivement, c'est un réel plaisir. Mais donc, selon vous, le théâtre doit-il faire réfléchir?

Il ne doit rien faire. Absolument rien. Sortez et allez voir une pièce. Lorsque vous vous trouvez au théâtre, prenez ce que vous souhaitez prendre, et lâchez ce que vous souhaitez lâcher. Si, lors d'une représentation, vous aviez des émotions auparavant et que celles-ci ont fini par se déplacer de votre œsophage à votre cœur ou à vos intestins, par exemple, ou ailleurs encore, cela signifie que quelque chose s'est passé. Cela signifie que vous n'avez pas été indifférent à ce qui vous a été montré.

Ecrire à l'auteur: ivan.garcia@leregardlibre.com

Crédit photo: © Indra Crittin pour Le Regard Libre

PROFESSION Spectacle

INSTITUTIONNEL - DROITS CULTURELS & ESS - ACTU SPECTACLE - OPINION - CRITIQUE - CONSEILS PRATIQUES - BONS PLANS - RÉDACTION -

ÉMIA & AUDIOVISUEL CIRQUE & RUE DANSE LITTÉRATURE MUSIQUE & OPÉRA PHOTOGRAPHIE THÉÂTRE INNOVATIONS & NUMÉRIQUE

ANGOISSES (ET LES NÔTRES)

Publié par Auteurs Lecteurs Théâtre | 3 Oct, 2019 | Actus du spectacle, Hebdo, Littérature, Théâtre | 0 ré.

SOUTENEZ LE MAG'

100% indépendant, gratuit et sans abonnement ! Soutenez votre journal !



Pourquoi la souffrance physique et visible reçoit-elle autant d'empathie, alors que la blessure psychologique et invisible fait souvent effet de repoussoir ? Telle est la question dont s'empare Anna Lemonaki dans Bleu, texte inédit qui sera présenté ce vendredi à Paris par la jeune association Auteurs Lecteurs Théâtre (ALT).

Née en Grèce, résidant en Suisse, Anna Lemonaki est comédienne, autrice et metteuse en scène. Fondatrice de la Cie Bleu en Haut Bleu en bas, elle vient de présenter ses deux créations *Fuchsia Soignot* et *Bleu* au théâtre du Grütli à Genève, dans le cadre du Festival de la Bâtie.

Le vendredi 4 octobre, ALT présentera des extraits de son texte inédit *Bleu* lors de la soirée *Emulsion*, au Shakirall à Paris. À cette occasion, après une « boum littéraire » faisant se rejoindre différents artistes autour du texte, il sera proposé d'en obtenir un exemplaire afin de poursuivre l'échange le samedi 12 octobre avec l'autrice et les autres lecteurs volontaires, au Théâtre de la Cité internationale. Cette session ALT d'automne proposera aussi *S'en sortir ici/Sortir d'ici* de Tristan Choisel, aux mêmes dates et lieux.

Il est possible de participer aux deux rencontres *Infiltration* du samedi. Le prix libre est pratiqué pour tous les événements ALT.

Comment résumerais-tu Bleu en quelques mots ?

C'est la mer, le sel, les vagues scélérates et l'accalmie. Ce texte aborde les angoisses de toutes sortes, plus précisément le trouble panique avec lequel vit le personnage principal. J'ai commencé à souffrir de ce trouble il y a quelques années, silencieusement. Puis je me suis cassé l'épaule et, après cet accident, j'ai reçu beaucoup d'empathie et d'attention. C'est fou comme on peut avoir de l'empathie pour une fracture, alors que c'est une blessure qui, une année plus tard, n'est déjà plus là. Mais quand il s'agit de l'angoisse, on ne la montre pas avec des plâtres ; si on en parle autour de nous, on est souvent considéré comme capricieux. La différence d'accueil entre ces deux souffrances, l'une physique et visible, l'autre psychologique et invisible, a été un vrai déclic. J'ai eu envie et besoin d'en parler publiquement, de faire connaître le phénomène des angoisses.

Tu viens de jouer à Genève. Comment le public a-t-il accueilli la pièce ?

Il me semble que nous avons fait le voyage ensemble, de la première à la dernière minute chaque soir. Sans être du théâtre participatif, le public est beaucoup sollicité dans cette pièce ; je ne le laisse pas tranquille. La parole est ouverte : il y a chaque soir un livre d'or que je fais circuler. C'est drôle, en Suisse, les spectateurs sont timides pour écrire, alors qu'ils me contactent ensuite par internet. Dans d'autres pays, au contraire, ils veulent absolument écrire. Je me souviens qu'une fois, à Chypre, le public est venu après la représentation pour me tirer les oreilles : j'avais oublié le stylo si bien qu'ils n'avaient pas pu écrire !

Y-a-t-il des thèmes récurrents dans ton travail ? Tes expériences personnelles sont-elles toujours la source de ton écriture ?

BONS PLANS

Recherche coordinateur pour la phase de préfiguration de l'espace de coopération pour les musiques actuelles en Bretagne (h/f)

Le TU-Nantes recrute un responsable des relations avec le public coordinateur du pôle public (h/f)

La Réunion - Le Théâtre Luc Donat recrute un administrateur (h/f)

RESTEZ INFORMÉ !

E-mail *

Associations et mutuelles portent l'économie sociale et solidaire en Nouvelle-Aquitaine

Yves Jeuland, nommé président d'Occitanie Films

RIP, André Gaillard, l'un des deux « frères ennemis »

CHAÎNE YOUTUBE

Tarik Krim (Dissident.ai) : altair théâtre tarot

LES BLOGS DU MAG'

Les faux faits 28 septembre 2019 François Coupry

Des nouvelles des Piano 20 septembre 2019 François Coupry

Le plaisir des cataclysmes 14 septembre 2019 François Coupry

La vie avant la vie 7 septembre 2019 François Coupry

FACEBOOK

En effet, j'écris exclusivement sur ce que je vis, sur ce qui me concerne directement. Une phase de vie bouleversante, un changement important : je ressens la parole comme une nécessité et la travaille dans l'écriture dramatique. Par exemple, ma pièce *Fuchsio Soignant* est née de la découverte du masque de violence que peut porter l'amour, que peut porter l'être aimé. À l'époque, j'étais ébahie d'observer une sorte de violence silencieuse dans ma relation amoureuse, issue du fait qu'on n'arrivait pas bien à communiquer nos besoins et à les négocier. C'était aussi simple que ça. Le sujet vient donc de mon intimité, mais une fois que la pièce prend forme, il ne s'agit plus tant de « l'intimité d'Anna » que de « l'intimité de Madame Toulemonde ». Au final, la thématique de mon travail est, d'une certaine manière, la nécessité de dire l'intime.

Considères-tu que l'écriture dramatique soit libératrice ?

Déjà enfant, j'avais un journal intime dans lequel j'écrivais, le soir, tout ce que je n'avais pas dit dans la journée. Le fait de formuler ses pensées sur papier a toujours relevé de la catharsis ou plutôt des catharsis pour moi : on peut mettre notre « merde » sur le papier et ça va déjà un peu mieux ! Aujourd'hui, j'ai la chance de pouvoir les travailler sur un plateau et de leur donner la forme qui me convient. Le fait de jouer ses propres textes donne la liberté de les actualiser sans cesse ! C'est notamment le cas pour *Blanc* : le texte n'étant pas encore publié, je le modifie au gré des dates du spectacle, suivant ce qui me touche.

À partir de ces sujets intimes, comment fais-tu advenir le théâtre dans le processus de création ?

Au début du travail de recherche, il y a toujours des images. On pourrait dire que je visualise un film sans montage, une sorte de chaos. Je fais des listes avec les images, puis celles-ci trouvent leur place dans les dialogues, dans la scénographie, dans le choix d'un performer précis sur le plateau et évidemment dans la musique. La sonorité a une place centrale dans mon travail, qu'elle soit musicale à proprement parler ou bien dans la langue. Tout est musique. Au fur et à mesure des répétitions et du travail avec mes collaborateurs, le chaos commence à s'organiser... Mais pas trop ! Je tiens à une vraie liberté sur le plateau, je ne peux pas travailler avec des concepts ! Tous mes projets sont marqués par le rapport au public ; ils évoluent avec le contact des spectateurs, dans ce territoire qui existe entre nous. Du point de vue du public, la scène c'est la personne sur scène, mais du point de vue de la personne sur scène, la scène c'est le public. Que se passe-t-il donc entre les deux ?

Quelles pièces t'ont le plus influencée ?

La première à laquelle je pense est *Golfo*, mise en scène par Nikos Karathanos. Je l'ai vu en 2014 au Théâtre national à Athènes ; il était 16h30 et tout le public pleurait. On pleurait ensemble, j'aime profondément cette pièce et Nikos, avec qui j'ai la chance de travailler pour ma prochaine création, *Blanc*. J'ai été bouleversée par *Tout le ciel au-dessus de la terre* (Le Syndrome de Wendy) d'Angelica Liddell. Elle nous a fait faire un sacré voyage ! Les applaudissements et l'ovation debout ont duré plus de dix minutes. Ni les performeurs ni le public ne sortait... Personne ne voulait quitter ce lieu où nous avions vécu ensemble. J'ai adoré *Clotrap* de Marion Duval, c'est un bijou de générosité. Cette pièce a aussi influencé mon parcours professionnel : ayant été bluffée par sa dramaturgie (même si Marion dit qu'il n'y en pas !), je me suis renseignée après le spectacle... J'avais alors trouvé ma chère Adina Secretan, qui s'occupe de la dramaturgie pour *Fuchsio Soignant* et pour *Blanc*. J'aimerais aussi citer une autrice et metteuse en scène, Lena Kitsopoulou, avec qui j'ai aussi eu la chance de travailler ces dernières années. Lena est une grande source d'inspiration pour moi, et quand ça nous arrive d'être inspirées, c'est génial. J'adore son écriture très orale. Lorsqu'on la lit, on l'entend directement. Elle arrive à ne pas prendre les choses au sérieux, tout en faisant un travail très sérieux !

Tu as évoqué ta prochaine création, quels en seront le ou les sujets ?

Je suis en train de créer *Blanc*, qui traitera la question de la mort et de la vieillesse, 2020 ans après la mort du Christ. Il s'agira notamment de la dimension irréversible de la séparation, de la question de l'accès physique ou verbal au défunt. Qu'est-ce que la vieillesse, et quel est notre rapport avec elle ? Dans nos sociétés de l'Ouest, dans les capitales, la mentalité est de prolonger la vie au maximum, mais est-ce qu'on vit vraiment la vie qu'on aimerait vivre ? Il m'est arrivé de rencontrer une personne et de me dire : elle existe, mais elle est en réalité déjà morte. De l'autre côté, je vois des personnes de quatre-vingts ans qui sont une source d'inspiration, de par leur élan vital et leur enthousiasme. Et il y a aussi beaucoup de personnes âgées marginalisées par la société, comme si leur âge pesait lourd sur le système et qu'on préférerait s'en débarrasser. *Blanc*, c'est ça, une célébration de la vie et de la mort. La pièce sera donnée au théâtre du Grutli à Genève, du 5 au 17 mai 2020.

Propos recueillis par Annabelle VAILLANT

Soirées ALT : Renseignement & inscription.

TWITTER

Tweets de @RedacSpectacle

 Profession Spectacle
@RedacSpectacle

Etude : en 2015, en Nouvelle-Aquitaine, l'ESS emploie 223 000 salariés, soit un salarié sur huit de l'économie privée, plaçant la région en 3e position à l'échelle nationale. bit.ly/29m156



Associations et mutuelles portent l'é...
En 2015, en Nouvelle-Aquitaine, l'écono...
profession-spectacle.com

2h

[Intégrer](#) [Voir sur Twitter](#)

LE COURRIER
L'essentiel, autrement

MON COMPTE

RÉGIONS ▾ SUISSE INTERNATIONAL CULTURE SOCIÉTÉ ▾ OPINIONS ÉDITION DU JOUR Q

SCÈNE

«Fuchsia Saignant», passions volcaniques

Au Grütli, dans le cadre de la Bâtie, le deuxième volet de la trilogie d'Anna Lemonaki déchaîne les passions amoureuses avec humour.

MARDI 10 SEPTEMBRE 2019 CÉCILE DALLA TORRE



Le comédien viennois Philippe Stix, dans le rôle du père et du Dr Klaus. SÉBASTIEN MONACHON

THÉÂTRE ► Anna Lemonaki poursuit sa trilogie théâtrale, dont le deuxième volet est à voir à Genève jusqu'à jeudi sur le plateau du Grütli, au festival de la Bâtie. Après *Bleu* sur le thème de la peur, à l'affiche le week-end dernier, et avant *Blanc*, autour de la mort, qui viendra clore ce triptyque en mai au Grütli également, *Fuchsia Saignant* se rapproche avec humour du rouge, couleur de l'amour et des passions.

La comédienne d'origine grecque basée à Genève en signe le texte et la mise en scène, et y fait une apparition en fin de spectacle. Dans son seule-en-scène *P.E.T.U.L.A bye bye*, adapté de la pièce de sa compatriote Lena Kitsopoulou, elle jetait son corps dans la bataille à la manière d'une Angélica Liddell dans une quête existentielle explosive. Changement de registre ici, tant sur le fond que sur la forme. Anna Lemonaki rend en quelque sorte hommage à ses origines grecques en s'inspirant de la tragédie antique sans le dénouement final, mais en flirtant surtout avec *Erotokritos*, fameuse épope poétique et romantique du XVIIe siècle. Elle ne manque pas non plus de briser le quatrième mur, ni de clore la pièce par un «show» cynique, avant d'intervenir elle-même en tant que metteure en scène.

Une histoire de transgression

Pas d'hémoglobine ni de meurtre, mais une violence des sentiments exacerbée au sein du couple qui se délite, et dont la fille Aretoussa cherche à s'émanciper pour vivre ses premières expériences amoureuses. La fusion des langues, entre le grec, le français et l'allemand, s'opère avec des comédiens et musiciens cosmopolites, qui donnent à cette saga familiale une dimension universelle. S'y greffe la métaphore magmatique de la terre islandaise, où se rendent tour à tour la mère, Eve, et l'amoureux d'Aretoussa baptisé *Erotokritos*, homonyme du poème. Ce qui ajoute une touche bien pensée aux tourments volcaniques avec lesquels se dépêtent les personnages.

La jeune comédienne greco-romande, Mélina Martin, excelle dans le rôle d'Aretoussa, aux côtés de l'Athénienne Jessica Kaibali, dont le splendide numéro de flamenco oscille entre pouvoir et désespoir d'une femme hagarde, qui n'aime plus son mari et l'a trompé. Dans le rôle du père, dénommé Adam, et du Dr Klaus, thérapeute de l'amour, le comédien viennois Philippe Stix emprunte souvent le ton de la colère, contrastant avec la placidité d'*Erotokritos* (Samuel Schmidiger, guitare et violoncelle). Une histoire de transgression, en somme, qui est aussi celle des codes du théâtre.

Fuchsia Saignant, jusqu'au 12 septembre, grutli.ch

Lien : <https://lecourrier.ch/2019/04/04/crise-grecque-et-depression/>

Crise grecque et dépression

Anna Lemonaki réinvente la tragédie grecque à Saint-Gervais dans une adaptation de Lena Kitsopoulou.

PETULA bye bye brise totalement le quatrième mur, mais on reste un peu sur sa faim.

JEUDI 4 AVRIL 2019 CÉCILE DALLA TORRE



LE TEMPS



SCÈNES

Mélanie Martin à l'étirement avec Philipp Stix,
son père dans le spectacle.
© Sébastien Monachon

A La Parfumerie, l'amour version volcan

A Genève, Anna Lemonaki mélange les langues, les corps et les cœurs pour un spectacle sur l'élan amoureux et ses freins. Imparfait, mais attachant

3 minutes de lecture

▶ Scènes

Marie-Pierre Genecand

Publié mardi 20 mars 2018 à 12:45, modifié mardi 20 mars 2018 à 14:00.

L'amour est parfois aussi vêtement qu'un volcan et aussi chaotique qu'un sol raviné. L'amour, nous dit Anna Lemonaki à La Parfumerie, ressemble aux paysages islandais. Dans *Fuchsia saignant*, spectacle

polyglotte en plus d'être amoureux, il y a du Rodrigo Garcia dans l'adresse directe, l'agressivité à fleur de peau et le côté gymnique du show. Mais il y a aussi du Angélica Liddell dans le fort rapport à la féminité et la souffrance expiatoire qui lui est associée (une femme qui souffre est une femme sauvée). Formée chez Serge Martin, à Genève, l'auteur et metteur en scène grecque plébiscite le théâtre physique, l'interaction avec le public et le questionnement ardent. Son travail, brut et débordant, est attachant.

Arrête tout ça

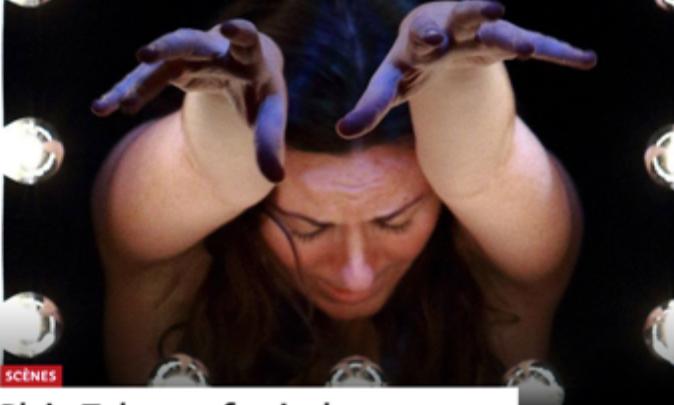
Une famille se présente au micro, face public, l'air las. Il y a la mère (Jessica Kaibali), il y a le père (Philipp Stix) et il y a l'enfant (Mélina Martin). La fille porte le prénom d'Aretoussa et, comme le spectacle joue sur les langues et une forme de dépit, on entend «arrête tout ça». C'est que la mère, Eva (comme la première femme), a 103 000 ans, dit-elle, et n'est plus amoureuse de son mari, Babis (qui se fait appeler Adam pour imaginer qu'il est le premier homme). Elle aime un hidalgo qu'elle a rencontré et laissé sur les îles Vestmann, au large de l'Islande, et elle répand sur son clan une infinie mélancolie.

Un état qu'Eva traduira plus tard par un flamenco aride et ardent. Babis est moins profilé. On sait juste qu'il est Autrichien et qu'il aime le piano. Lorsque sa fille veut s'envoler en Islande avec un guitariste aux cheveux blonds (Samuel Schmidiger) qui porte le nom d'Erotokritos, poème épique crétois, le père invite le musicien sur le grand trampoline qui trône au centre du plateau et le déstabilise en sautant à ses côtés alors qu'il est en train de jouer.

Théâtre mouvementé

Ça remue chez Anna Lemonaki. Il y a deux ans, dans *Bleu*, l'artiste grecque installée à Genève avait exprimé avec le même feu les peurs paniques qui ont empoisonné ses 20 ans. Après *Fuchsia saignant*, présent volet sur l'amour et le chagrin, une troisième étape abordera les thèmes de la mort et de la fin. On aime son travail? Oui, pour l'énergie et la force du questionnement – en y allant, vous saurez tous sur les lahars. Moins pour les tics contemporains, comme cette séance de gymnastique sur la communication avec le musicien au loin ou le moment de télé-réalité, hurlé et archi-cliqué, sur la guérison de la mère mélancolique. On préfère quand Anna parle avec sa voix.

Accueil > Culture > Plein Tube, un festival pleinement solaire et solidaire



SCÈNES

Plein Tube, un festival pleinement solaire et solidaire

3 minutes de lecture

Scènes

Marie-Pierre Genecand

Publié jeudi 23 juin 2016 à 18:43

Après avoir illuminé un mois de juin chagrin, le Festival de Serge Martin touche à sa fin. Avec deux derniers fleurons d'humanité, «Babel 2.0» et «Bleu». On peut encore voir «Bleu» ce mercredi et jeudi à Genève

[Partager](#) [Tweeter](#) [Partager](#)

«Tout acte théâtral est collectif. L'autre pilier de mon enseignement, en plus de la pluridisciplinarité, c'est le partage. Le bon théâtre est affaire d'écoute et le bon comédien est un super-radar.» Partage, écoute, soin de l'autre. Serge Martin ne parle pas en l'air. Le Festival Plein Tube qui célèbre jusqu'à la fin de la semaine ses trente ans d'enseignement relève pour de bon ce défi solaire et solidaire.

Lundi, à la Parfumerie, dans *Babel 2.0*, une vingtaine de requérants d'asile et de réfugiés ont raconté leur réalité. Mardi, au Théâtre des Grottes, dans *Bleu*, Anna Lemonaki, comédienne grecque installée à Genève, a évoqué les crises de panique qui l'ont pendant longtemps paralysée (à voir encore ce mercredi et jeudi soir). Chaque fois, un langage propre, chaque fois, une conception particulière de la scène. Mais une même envie de parler au cœur du spectateur.

Ils viennent d'Erythrée, d'Afghanistan, de Syrie, du Sri Lanka. Ce sont des hommes, jeunes, pour la plupart. Ils parlent tigrigna, kounama, arabe, tamoul, pachtou, farsi ou dari. Aujourd'hui, ils parlent tous un peu français. Avec hésitation et un sourire qui en dit long sur leur étonnement face à ces sonorités éloignées de leur sensibilité.

Sous la direction d'Iria Diaz qui a eu la belle idée de leur proposer un atelier de théâtre en les voyant errer sur le parking qui

surplombe leur abri PC, ces hommes de partout retracent leur destin commun. Les nuits dans leur bunker, entassés et agités, les journées à l'air libre, plus ou moins occupés. Les téléphones au pays perturbés par un réseau capricieux. La crainte d'être renvoyés dans leurs pays qui saignent. Les tentatives (hilarantes) de rapprochement amoureux avec les filles du lieu. Le babyfoot, la leçon de français, les douches... La chronique est parlante et vivifiante.

Mais ce n'est pas tout. Irina Diaz enchaîne avec leur monde à eux. Les danses type Bollywood, le pas cadencé de l'armée, un mariage somptueux en Erythrée. Autant d'évocations qui montrent l'intensité, parfois la brutalité, de ce qu'ils ont quitté. Théâtralement, l'objet n'est pas parfait, mais, de bout en bout, on est happé par la forte présence de ces hommes blessés.

Blessée, [Anna Lemonaki](#) l'a aussi été. Non pas pour des raisons politiques, mais à cause d'un trouble psychologique. Invisible à l'œil nu et pourtant terriblement handicapant. Des crises de panique, tempête intérieure, qui ont paralysé ses 20 ans. Installée désormais à Genève, la comédienne et auteure retraverse ses années de peur. *Bleu* est un chantier de formes multiples mis en scène par l'auteur et Lefki Papachrysostomou. Il y a le récit, en grec et en français – tout un paysage. Il y a les images de Vana Kostayola qui montrent avec ironie que l'angoisse est aussi un vaste marché. Et il y a encore la musique de Samuel Schmidiger, énergie rock nécessaire à la rébellion. Car Anna a su se libérer de ce qu'elle nomme le syndrome de Poséidon, pour son côté flots en ébullition. Elle est sortie du tourbillon et aujourd'hui elle peut chanter *Cry Baby*, tube préféré de son père, sans trembler. Là aussi, le spectacle a des faiblesses. Il hésite trop entre le drame cru et la douce comédie, mais il a la force de sa sincérité. Ce n'est pas rien.

Bleu, à voir encore mercredi 22 et jeudi 23 juin, au Théâtre des Grottes, Genève, infos, www.pleintube.ch